

## Prologue

Sauf pour le ton des témoignages et des plaidoiries, ainsi que la décision du jury dans ce procès, ce livre est un ouvrage fictif. Il se situe vers la toute fin du siècle dernier, en partie à Montréal et en partie dans les environs de la petite ville d'Abbeville, en Louisiane. À un endroit imaginaire que j'ai appelé «Bayou Vermillon». Les personnages sont tous inventés, à la seule exception d'Ali-Baba-au-Rhum, un chat abyssin pure race au caractère fort teigneux qui trône au square Saint-Louis.

Empreint de surréalité, le roman, guidé par le caprice de l'auteur, vogue au hasard du temps et souvent au mépris des faits, le tout pour le plaisir du lecteur. Par exemple, l'histoire aurait dû se passer durant le mandat de Bill Clinton, mais j'ai préféré ceux de Bush père et fils, afin de vous offrir deux présidents pour le prix d'un.

L'ouvrage est certes la caricature de plusieurs secteurs de notre société, où sévissent le trafic d'influence et l'appât du gain. Par contre, il est précis dans son explication des principaux rouages de la (supposée) haute finance.

Ce livre se veut aussi un hommage aux Cadiens de la Louisiane. À l'instar des Gaulois du légendaire petit village, ils résistent depuis 1755 à l'anéantissement de leur culture, malgré les mesures draconiennes prises par cet État au début du siècle dernier pour éradiquer le français, telle l'interdiction de parler leur langue à l'école.

Grâce aux Poirier, Breaux, Perrin, Thibodeaux, Cormier, Richard et à combien d'autres familles, le français a survécu. Ces Cadiens ont même désormais l'impudence de demander à Sa Très Gracieuse Majesté la reine Élisabeth II de rescinder l'ordre de déportation des Acadiens et de présenter ses excuses pour ce bel exemple de nettoyage ethnique. Et, comme l'indique si bien leur cri de ralliement, ils ne lâcheront pas: «La bataille continue et ensemble on est capables!» La ténacité, c'est leur potion magique.

Julien Béliveau. Lakefield, Janvier 2002

# 1

## Le crime

Novembre 1970. L'atmosphère de la pièce était funèbre, sans jeu de mots! Deux hommes se faisaient face, de part et d'autre d'un bureau qui en avait vu bien d'autres. De toute évidence, la discussion tournait mal. Très mal!

Effectivement, l'ambiance allait bien avec le décor. Malgré que l'entreprise de frais funéraires fût une des plus prospères du pays, le bureau «présidentiel» était loin de l'indiquer. Pour Robert Poirier, Québécois de descendance acadienne, on ne dépense pas de sous pour embellir son lieu de travail. Son interlocuteur, Fredrik McMurtry, détestait le piètre aménagement du local, mais s'était toujours bien gardé de le laisser paraître.

De fait, Poirier avait deux bureaux. Le premier, où se côtoyaient granit et bois semi-précieux, ne servait qu'à accueillir la «famille éplorée». Sur la table de travail en bois de rose, on ne voyait qu'un porte-plume et un carnet... de commandes! Style «chic mais respectueux de votre chagrin et de vos sous»! Ce premier bureau se trouvait tout près de l'entrée du salon funéraire «amiral» de la Poirier's Funeral Home à Mont-Royal.

Le deuxième (et vrai) bureau «présidentiel» se situait à l'arrière de l'édifice et on y avait accès par une modeste porte, marquée «Administration», qui donnait sur le stationnement des fournisseurs. C'est dans cette pièce d'à peine cent pieds carrés que Poirier recevait

fournisseurs et employés, et dirigeait sa compagnie. Le mobilier était d'époque, c'est-à-dire de l'époque de la fondation de l'entreprise, à la fin des années quarante. L'armée se débarrassait alors de son surplus de meubles et Poirier avait sauté sur l'aubaine.

Lorsque McMurtry était devenu son adjoint immédiat, il avait cru qu'on lui fournirait un bureau convenable. Manque de pot, Poirier lui avait donné le «bureau» de sa secrétaire et cette dernière, mortifiée, avait été replacée près de la salle d'exposition des cercueils. Pas très jojo comme atmosphère de travail, mais efficace.

C'est dans ce cadre plutôt miteux que les deux hommes s'affrontaient. Poirier, le plus vieux des deux, demeurait, malgré ses soixante ans, un adversaire redoutable: deux cent cinquante livres, six pieds deux pouces, le tout animé d'un caractère de cochon pure race. Son visage, habituellement d'un beau rouge «congestion» classique, était cramoisi carabiné. La vivacité de la teinte du visage, assortie aux trente livres en trop de la carrosserie, laissait présager un accident cardiovasculaire imminent. Même le médecin le plus débile s'en serait rendu compte.

McMurtry, au contraire, manquait tout simplement de rembourrage. Aussi grand que son patron, il n'avait que la peau et les os. Ajoutez à cela des cheveux rouge carotte, quelques grains de son au visage, des yeux bruns fuyants et vous avez le portrait d'un avorton de première classe. Face au Vieux, il ne faisait tout simplement pas le poids.

Le Vieux se leva brusquement, repoussa d'un coup de pied son fauteuil à bascule tout usé et s'élança vers son interlocuteur. Terrorisé, McMurtry se leva lui aussi, mais pour battre en retraite vers le fond de la pièce.

– Calme-toi, Robert! Rien ne sert de hurler, lui cria-t-il en reculant, les mains déjà placées devant le visage pour se protéger.

– Hurler, mon cul! Toi, mon écœurant!... que j'ai mis au monde!... traité comme un fils! Tu as le culot de vouloir me mettre à la porte? Mais je vais te la casser, ta maudite gueule! Personne ne dira qu'un trou de cul comme toi aura roulé Robert Poirier sans en avoir mangé toute une!

Maintenant violet de rage, Robert Poirier ramassa son interlocuteur par les revers du veston et le projeta comme un fétu sur le mur de la pièce. Quoique McMurtry fût un habitué des montées de lait du bonhomme, cette fois-ci, il s'en rendait compte, l'homme était déchaîné comme jamais il ne l'avait vu. McMurtry n'était pas sans se rappeler la raclée que Poirier avait infligée à un cambrioleur qu'il avait lui-même surpris en flagrant délit un soir dans son établissement. Ce Lupin du pauvre s'était retrouvé à l'hôpital en plus que piteux état et peu ne s'en était fallu que le Vieux ne se retrouvât devant les tribunaux pour tentative de meurtre.

– Bob, calme-toi; tu sais que ton médecin t'a dit de rester calme... je vais t'expliquer.

Ce dernier mot fit bondir le vieillard, qui le souleva et le secoua contre le mur comme s'il cherchait un clou pour l'y accrocher.

– Je les connais toutes, tes explications. Tu n'es qu'un sale voleur. Ma femme avait bien raison de se méfier de toi. Crachat malade, va! Mais tu ne t'en tireras pas comme ça...